



© ANNA BOYE

À PROPOS DES INCENDIES DE FORÊT ET D'AUTRES MALENTENDUS

RAMON FOLCH | GUILLÈN BIOLOGISTE

Je ne suis pas certain qu'écrire un nouvel article, il en existe déjà beaucoup — peut-être trop —, sur les incendies de forêt soit une bonne chose. En effet, le fantasme de la redondance, voire de la vacuité, plane sur l'affaire. Mais y plane aussi celui de l'indifférence, contre laquelle la réitération est parfois efficace. Voltaire dit qu'il disait qu'il se répétait, mais c'est qu'on ne lui faisait aucun cas. Il est manifeste que l'on ne fait aucun cas des incendies de forêt (on, de qui s'agit-il, de tout le monde ?), et c'est peut-être la raison pour laquelle il faut se répéter (nous, qui, quelques-uns d'entre nous ?). De toutes façons, qu'il soit bien compris qu'il y a trop de littérature — création littéraire, j'entends — et pas assez d'investigation, de réflexion et d'action effective sur le sujet.

Je décide de supposer que le lecteur est au courant de la question, qu'il lit les journaux, regarde et écoute les nouvelles et tout ce qui s'en suit. J'omets donc les scandaleuses statistiques — pour certes, fiables ? — sur le nombre d'hectares brûlés* et les lamentations désolées des gens, profondément affectés, il est vrai. J'accepterai comme prémisses que nous nous trouvons devant un sérieux problème connu, qu'il s'agit d'en établir l'étiologie, d'offrir des solutions et de les mettre en pratique.

Le feu est historiquement associé à la végétation méditerranéenne. Il a contribué à lui donner sa forme, comme n'importe

quel autre élément écologique. Toutefois, puissant et radical, il suffit qu'il apparaisse de temps à autre pour que les traces de son passage ne s'effacent plus. Actuellement il est devenu un fléau car il y en a beaucoup trop. La gravité actuelle de ses effets réside bien plus dans la quantité que dans la qualité de ses caractéristiques. Bon nombre des espèces ligneuses méditerranéennes sont capables de reprendre après l'incendie, soit sont pourvues de graines peu sensibles au feu. Après un incendie, les espèces mêmes de la zone calcinée (les descendants des individus détruits et même les propres drageons) restaurent la couverture végétale. La dialectique de la nature entraîne des comportements différents au sein de cet ensemble de stratégies vitales que sont les espèces biologiques, mais tous les ligneux de la Méditerranée ont en commun l'intégration du feu en tant qu'élément du milieu les conditionnant.

Observer, durant les mois suivant l'incendie, une forêt méditerranéenne qui a brûlé illustre très bien ce que nous venons de dire. Les chênes-lièges, s'il y en avait, reconstituent leur ramage, les parties vitales du tronc étant protégées pendant l'incendie par le liège isolant. Les chênes verts, les chênes-kermesse, les alaternes, les bruyères et tant d'autres ont l'habitude de repousser sous forme de drageons. Les cistes ou les pins eux-mêmes — qui, pour sûr, meurent pendant l'in-

cendie — germent très vite à partir d'innombrables graines, graines presque incombustibles à l'intérieur de leurs protections ligneuses (pignes, capsules) et croissent rapidement. Vingt ou trente modestes années — très peu de temps pour la nature — suffisent d'habitude pour que la forêt se reconstitue toute seule ; s'il s'agissait à l'origine d'un maquis ou d'une garrigue, le délai est encore plus court. Durant les stades initiaux, les espèces à croissance rapide sont avantagées, raison pour laquelle le feu les favorise indirectement. Ces espèces ordinaires et à croissance rapide, souvent pourvues, "de façon suspecte", d'éléments combustibles, tels que les résines ou les essences, ont reçues le nom de *pyrophytes* (plantes du feu), terme assez mal choisi, étant donné que toute la végétation méditerranéenne, comme nous l'avons vu, est plus ou moins pyrophile (ou plus exactement, résistante au feu).

Peut-être serait-ce le moment de dire, effectivement, qu'en réaction à une espèce de soi-disant merveilleuse incombustibilité du chêne vert et des espèces lui étant associées, on a vraiment trop insisté sur la pyrophilie des pins. Il est exact que les pineraies brûlent avec plus de facilité, mais faux de prétendre que les chênaies soient épargnées par le feu. Comparées aux hêtraies, elles sont de la véritable poudre (et les pineraies méditerranéennes, de la dynamite, bien évidemment). Toute la végétation méditerra-



© ANNA BOYE

néenne est pyrophile ; toutes les espèces ligneuses méditerranéennes sont des pyrophytes à différents degrés, car elles sont toutes capables, plus ou moins efficacement, de survivre à l'incendie. Après tant de millénaires d'incendies, s'il a jamais existé des espèces ligneuses méditerranéennes fuyant le feu, elles ont déjà disparu (ou presque). Cette évidence démontrable constitue, de nos jours, un message urgent à diffuser, car une lecture précipitée, et surtout manichéenne, des nouvelles hypothèses scientifiques a conduit quelques défenseurs du patrimoine écologique à entreprendre une croisade injuste — parce qu'exagérée — contre les pins.

La rare mais suffisante présence du feu a consolidé la résistance à celui-ci, mais cette dernière n'explique pas l'apparition de l'incendie. Initialement, il devait avoir une origine fortuite — et, pour cette raison précisément, il était peu fréquent —, peut-être provoqué par la foudre. Sur une végétation humide, la propagation du feu, comme avec le bois mouillé, était — et est — très difficile, peu probable. Mais l'été méditerranéen est chaud et sec : si le feu se déclare alors, la végétation brûle comme de l'amadou. Juillet et août sont des mois secs en Méditerranée, alors que septembre et octobre ou avril et mai ne le sont pas. La précipitation totale durant l'année (500/700 mm) permet le maintien d'une bonne masse végétale, bien éloignée des misères du désert. Mais c'est une végétation ligneuse et sclérophylle : les herbes tendres et les feuilles turgescentes, qui le resteraient en toute saison si on "administrait correctement" ces 500/700 mm d'eau de pluie, sont incapables de surmonter cette barrière de sécheresse. C'est alors — et aussi au cours d'une deuxième période de sécheresse hivernale — encore que moins fréquemment parce qu'il fait plus froid — que l'étincelle fortuite provoque l'incendie incontrôlable. C'est la raison pour laquelle feu et Méditerranée ne font qu'un. Face à tout cela, on peut se demander à quoi est due l'alarme actuelle. En fait, les raisons en ont déjà été mentionnées plus haut : le grand nombre d'incendies. Par exemple, il ne semble pas qu'un même individu brûlé à plusieurs reprises puisse repousser indéfiniment, pas plus que le chêne-liège puisse reconstituer tous les deux ou trois ans son feuillage calciné : face à une telle quantité d'incendies, et si ce sont toujours les mêmes endroits qui brûlent et rebrûlent (c'est à dire les mêmes drageons), les vingt ou trente mo-

deste années auxquelles nous faisons allusion plus haut deviendront probablement insuffisantes. La faune, pour sa part, n'est en aucun cas pyrophile, et il ne lui servira à rien de fuir, même pas aux très rares espèces de grande mobilité, car elle n'aurait pas d'endroit où aller. Il y a le sol aussi qui peut être plus ou moins détérioré par les incendies répétés et, ce qui est plus grave, disparaître par simple érosion. Finalement, entre en ligne de compte la question, sans importance du point de vue écologique mais transcendante pour nous, de nos intérêts en tant qu'habitants du territoire : cela ne nous plaît ni ne nous convient de vivre entourés de cendres ou de maigres broussailles naissantes, même si elles représentent la garantie de nouvelles forêts (ou de nouveaux brasiers) pour l'avenir.

Le thème de la quantité conditionne également, bien sûr, celui de l'attitude des pouvoirs publics après l'incendie. Confier aux processus d'auto-reconstruction la restauration des zones calcinées est sensé, bon marché et écologiquement digne d'approbation, quand le pourcentage de forêts brûlées est faible. Mais, s'il est élevé, il faut penser à accélérer ledit processus de façon artificielle. Dans la pratique, on a eu recours aux pins et on a bien fait, étant donné que, comme nous l'avons dit, ce sont des espèces ordinaires et à croissance rapide. Que l'on reboise une zone affectée de pins plutôt que de chênes verts est une discussion presque académique et sans guère d'intérêt : la dynamique de la végétation finirait par imposer, à la longue, sa propre loi. Mais, lorsque le nombre d'incendies est devenu tellement élevé, il est clair que les pins ne sont pas les plus appropriés, parce qu'ils brûlent trop bien. Pas plus que le seraient les chênes verts, parce qu'ils sont trop

longs à pousser (au cas où ils y arriveraient, à partir de semences ou de petits plants, en terrain découvert et en plein soleil, eux qui sont des espèces néoméditerranéennes). Ceci revient à dire que rien ne convient, mais que ne rien faire, dans le cas présent, n'est pas non plus une bonne chose. En d'autres termes, que nous sommes confrontés à un véritable problème, un problème écologique sérieux.

Qu'attendons-nous des responsables sanitaires face au SIDA ? Discussions métaphysiques mises à part, nous leur demandons d'apaiser la souffrance des affectés, d'essayer d'éviter que le syndrome se propage et, surtout, d'encourager et de soutenir la recherche. Je considère que le feu est notre SIDA forestier. Nous devons partir du principe que nous le connaissons mal, que c'est nous qui le propageons (l'incendie fortuit provoqué par la foudre étant maintenant du domaine de l'anecdote) et qui lui préparons le terrain, en lui fournissant un espace forestier propice à ses malversations.

Ce dernier point est très important. Nos forêts sont exploitées depuis des siècles. Nous en tirons — et tirons — du charbon, du bois de chauffage et de construction. Elles perdirent de leur impénétrabilité, probablement leur plus grand recours défensif, mais, à l'époque, elles étaient surveillées. Ces gens qui en vivaient et y vivaient — peu nombreux — sont partis à la ville ; en revanche, des avalanches de personnel en venant s'abattent sur les forêts dont ils ignorent les caractéristiques les plus élémentaires, et ceci, surtout et précisément, pendant l'été. Le secteur public manifeste — ou manifestait — une certaine indifférence à l'égard des forêts, car, en Catalogne, elles appartiennent à 80 % à des particuliers — ça n'est pas un crime, que diantre ! Elles occupent des zones ingrates, de montagne, celles dont l'agriculture n'a pas voulu, ces régions moins productives, inclinées et difficilement praticables (également à l'heure d'éteindre le feu, bien sûr...). Un espace déprécié, abandonné, peu rentable en termes monétaires, massivement visité et si fragile en été, que tout le monde loue, mais dont personne ne s'occupe, est, de toute évidence, un espace à reconverter. Et voilà le défi qu'il nous faudra surmonter dans les années à venir. ■

* À l'intention du lecteur non informé, nous dirons que rien qu'en 1986 brûlèrent en Catalogne 70 000 ha de forêt et de broussailles, ce qui représente 0,3 p. 100 de la superficie du pays et un peu plus de 1 p. 100 de l'espace forestier.